

L'Ombre de Brooklyn

Sa'id Obey

The University of Mississippi

Follow this and additional works at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular>

Recommended Citation

Obey, Sa'id () "L'Ombre de Brooklyn," *Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture*: Vol. 10 : Iss. 1 , Article 5.

Available at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular/vol10/iss1/5>

This article is brought to you freely and openly by Volunteer, Open-access, Library-hosted Journals (VOL Journals), published in partnership with The University of Tennessee (UT) University Libraries. This article has been accepted for inclusion in Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture by an authorized editor. For more information, please visit <https://trace.tennessee.edu/vernacular>.

Accroupi sur le sol poussiéreux de Mogadishu, il fixait l'horizon embrasé par un soleil couchant. La lumière chaude peignait les ruines de la ville en teintes dorées, comme un voile trompeur sur une scène de désolation. Les décombres éparpillés, les murs criblés d'éclats, et les échos des combats témoignaient d'une guerre qui semblait interminable. La chaleur suffocante de la journée cédait peu à peu la place à une brise nocturne, chargée d'odeurs de fumée et de poussière.

Dans ce chaos quotidien, Farid trouvait refuge dans ses pensées. Mais elles n'étaient pas un havre de paix : elles étaient hantées par les cris, les visages effrayés, et les promesses brisées. Les nuits, autrefois remplies de rires et de chants, étaient devenues un exercice de survie : se cacher, ne pas bouger, ne pas respirer trop fort. Chaque bruit pouvait annoncer une menace, chaque silence une fin imminente. "Il faut partir, Farid," lui avait murmuré sa mère un soir, tandis qu'ils partageaient un maigre repas. Ses yeux fatigués portaient les traces d'une vie de luttés. "Cherche un endroit où vivre n'est pas une bataille quotidienne. Ici, l'avenir n'existe plus pour toi." Lui dit sa mère.

Ces mots, empreints d'amour et de résignation, avaient frappé Farid comme une condamnation. Quitter sa mère, ses frères, sa maison – c'était comme abandonner une partie de lui-même. Pourtant, au fond de son cœur, il savait qu'elle avait raison.

Le voyage qu'il entreprit pour fuir cette vie déchirée fut tout aussi brutal. Entassé dans un bateau surchargé, il traversa l'océan Indien avec des dizaines d'autres âmes désespérées. Le jour, le soleil impitoyable cuisait leur peau ; la nuit, le froid mordant s'insinuait dans leurs os. Farid se souvenait des regards vides de ses compagnons de route, des murmures d'espoir mêlés aux prières, des silences lourds lorsqu'un enfant cessait de respirer. Leurs corps, comme des sacrifices muets, étaient abandonnés aux vagues, avalés par l'infini de l'océan.

Lorsqu'il posa le pied à Brooklyn, il s'attendait à un monde différent, un monde où les rêves d'un avenir meilleur prendraient enfin racine. Mais ce fut un choc. La ville, avec ses gratte-ciels et ses rues grouillantes, l'accueillit avec une indifférence glaciale. Les lumières vives des néons, qui scintillaient comme des promesses de prospérité, n'étaient qu'un mirage pour un homme sans repères.

Farid devint rapidement invisible, un grain de poussière dans une machine qui ne ralentissait pour personne. Il travaillait dur, enchaînant les emplois précaires, souvent humiliants : laver des assiettes dans des cuisines bruyantes, nettoyer les rues bondées après les fêtes. Chaque soir, il rentrait dans son minuscule appartement, où le silence pesant accentuait encore sa solitude. Ses rares possessions – un sac contenant quelques vêtements, une vieille photo de sa mère – étaient les reliques d'un passé qui lui semblait de plus en plus lointain. Souvent, il

passait des heures à regarder cette photo, se remémorant les visages aimants de sa famille, et les jours où, malgré la pauvreté, il se sentait encore humain.

À Brooklyn, cependant, cette humanité semblait lui échapper. Les regards suspicieux des passants, les remarques voilées de ses collègues, et l'indifférence écrasante de son environnement le poussaient à s'effacer un peu plus chaque jour. Et puis, il y avait le chat. Farid l'avait trouvé par hasard, tremblant sous une benne à ordures. C'était un soir de pluie, et le chat, maigre et détrempé, poussait de faibles miaulements qui se perdaient dans le vacarme des gouttes frappant les toits métalliques. Farid hésita. Pendant de longues secondes, il resta immobile, le regard fixé sur la petite créature. Une voix en lui voulait passer son chemin. Mais quelque chose, une forme de compassion qu'il croyait éteinte, l'empêcha de détourner les yeux. Avec précaution, il s'accroupit et tendit la main. Le chat recula d'un pas, le dos arqué, ses yeux brillants de peur. Farid murmura quelques mots dans sa langue natale, une mélodie douce, presque oubliée, qui semblait rassurer l'animal. Finalement, il l'attrapa doucement et le serra contre lui. La chaleur du petit corps contre sa poitrine le surprit : c'était la première fois, depuis des mois, qu'il ressentait une connexion, aussi fragile soit-elle, avec un autre être vivant.

Dans les jours qui suivirent, Farid essaya de prendre soin du chat comme il le pouvait. Il le nomma *Amal*, ce qui signifiait « espoir » dans sa langue. Chaque soir, il partageait ses maigres rations de nourriture avec lui : un morceau de pain sec, parfois un peu de soupe qu'il rapportait du refuge. Amal dormait et roulait en boule sur le vieux matelas de Farid, un réconfort silencieux dans un appartement qui suintait la solitude. Mais Farid savait que la survie était une lutte sans fin. Chaque jour, il voyait Amal faiblir. Ses pattes traînaient, ses miaulements devenaient plus rares. Et puis un matin, il trouva le chat immobile dans un coin de la pièce, respirant à peine, son petit corps tremblant de fièvre.

Farid sentit une panique monter en lui. Il n'avait pas les moyens d'emmener Amal chez un vétérinaire, ni même de se soigner lui-même. Il se souvenait des jours où, enfant, il avait vu sa mère abrégé les souffrances des chèvres malades dans leur village. Ce souvenir se superposa à la réalité : Amal n'allait pas survivre.

Ce fut un matin silencieux lorsque Farid prit sa décision. Après des heures passées à contempler le chat mourant, il se leva, le cœur lourd, et saisit un couteau. « Pardonne-moi, Amal, » murmura-t-il, la gorge serrée, avant d'abrégé les souffrances de l'animal.

C'était un matin nuageux de novembre à Brooklyn. La brume flottait dans l'air comme une couverture humide, ralentissant le rythme de la ville. Devant une petite épicerie à l'angle de Myrtle Avenue, un rassemblement se formait. Les visages étaient curieux, certains excités, d'autres indignés. Les sirènes de police avaient fait office de cloche d'église : tout le monde accourait pour voir ce qui se

passait. « C'est quoi ce grabuge encore ? » grommela une vieille dame en enroulant son châle autour de ses épaules. « Un vol ? Une bagarre ? »

« Mieux que ça ! » lança un jeune livreur de pizzas, casque sous le bras et sourire en coin. « Un gars qui a tué un chat ! Je vous jure, Madame Kelly, on dirait un épisode de *New York, unité spéciale*. »

Madame Kelly ouvrit de grands yeux : « Un chat ? Mais qui ferait une chose pareille ? » « Apparemment, le type du troisième. Vous savez, celui qui parle à peine et qui sent un peu... étrange, parfois. »

À l'intérieur du bâtiment, l'atmosphère était bien moins animée. Farid était assis dans sa petite cuisine, aussi immobile qu'une statue, les mains jointes sur ses genoux. La lumière blafarde d'une ampoule mettait en relief les murs humides et les ustensiles rouillés. Sur le réchaud, une casserole noire fumait encore légèrement, dégageant une odeur qui semblait vouloir chasser les policiers. L'un des inspecteurs, un grand blond à l'air bourru, se pencha au-dessus de la casserole avec une grimace. « Oh Seigneur... C'est un chat. »

Dehors, les murmures s'étaient transformés en une cacophonie de rumeurs. « Il a tué un chat, vous avez entendu ? » s'étonna Madame Kelly, horrifiée.

« Un chat ? » répéta un homme trapu en croisant les bras. « J'espère que ce n'était pas celui de ma femme. Elle adore son chat. Si elle apprend ça, je vais dormir sur le canapé pour les six prochains mois. »

Un gamin qui passait en trottinette ralentit juste assez pour crier : « J'parie qu'il n'a pas payé ! » avant de repartir en riant.

Mais Sarah, une jeune mère du deuxième étage, observait la scène avec plus de gravité. Elle connaissait Farid, ou du moins, elle croyait le connaître. Toujours silencieux, il échangeait un rapide bonjour dans les escaliers avant de disparaître derrière la porte de son appartement. Pourtant, elle se souvenait d'un jour où elle l'avait vu en bas de l'immeuble, assis sur les marches, fixant la rue avec un regard perdu. Elle lui avait demandé s'il allait bien. Il avait souri faiblement avant de dire : « Je suis un peu loin de chez moi. ». Elle avait pensé que c'était une phrase anodine, une manière de parler. Maintenant, elle n'en était plus si sûre.

Au commissariat, Farid restait immobile, le regard fixé sur une vieille photographie posée sur la table qui montrait une femme âgée souriante, tenant une théière métallique – probablement sa mère. Un inspecteur, perplexe, lui demanda pourquoi il avait tué l'animal. Farid répondit d'une voix presque imperceptible : « Il souffrait. Il était seul. » Les questions s'enchaînèrent, mais les réponses demeurèrent fragmentées. Farid, limité par sa maîtrise de l'anglais, peinait à exprimer ses pensées. Ses silences étaient interprétés comme de l'indifférence, alors qu'en réalité, chaque mot semblait lui coûter un effort immense.

Pendant ce temps, les médias transformaient l'affaire en scandale national : « *Horrible à Brooklyn : un immigrant tue un chat !* » Les émissions de télévision en faisaient leur chou gras, certains animateurs accusant une « barbarie culturelle ». Farid ne se rappelait plus quand l'espoir avait commencé à s'effiloche. Était-ce lorsqu'il avait perdu son premier emploi, ou quand son colocataire était parti avec leurs maigres économies ? Ses jours à *Brooklyn* étaient devenus une succession d'échecs : laver des assiettes, décharger des camions, balayer les rues. Chaque travail se terminait par un renvoi abrupt ou des humiliations.

Un jour, un collègue sur un chantier de construction lui avait lancé : « Retourne chez toi, ici, personne ne veut de toi. » Les rires moqueurs des ouvriers résonnèrent longtemps dans son esprit. Même parmi les autres immigrants, il se sentait exclu. Une nuit, en tentant de se joindre à un groupe d'Africains autour d'un feu de fortune, il fut accueilli par des sourires polis mais distants. Peu à peu, Farid cessa d'essayer. Ses journées se déroulaient dans un silence accablant, rythmées par la recherche d'un travail et le retour dans son appartement sombre. Ses seules possessions – une vieille photo de sa mère et quelques vêtements usés devenaient ses ancrages dans un monde où il se sentait invisible.

Farid fut jugé rapidement pour cruauté envers les animaux. Son avocat, procuré par l'état, plaidèrent l'irresponsabilité partielle, arguant que la solitude et le désespoir l'avaient poussé à agir. Mais leurs mots semblèrent glisser sur les murs du tribunal comme une brise faible incapable de déplacer quoi que ce soit. Le juge, raide et inflexible, prononça la sentence : quatre mois de travaux d'intérêt général, assortis d'une mise à l'épreuve.

Assigné au nettoyage des parcs publics, Farid devint une ombre parmi d'autres. Chaque matin, il enfilait un gilet fluorescent trop large, prenait son sac-poubelle et son pique-déchets, et se fondait dans le paysage. Les passants évitaient son regard, pressés d'aller où que ce soit, et les rares fois où il croisait des yeux, il ne voyait que de la gêne ou de l'indifférence.

Une nuit, après une longue journée à ramasser les déchets laissés par des familles dans un parc ensoleillé, Farid s'assit sur un banc, épuisé. Devant lui, des enfants jouaient avec un cerf-volant, leurs rires résonnant dans l'air frais du soir. Pour un instant, il se souvint de son propre village, de son enfance. Il revit les rires de ses frères, la chaleur de la cuisine familiale, l'odeur de pain cuit dans le four de sa mère. Ces souvenirs le traversaient comme un baume et une lame : ils étaient doux, mais ils faisaient mal, car ils appartenaient à une vie qu'il ne retrouverait jamais. Il ouvrit son sac à dos et en sortit la vieille photo de sa mère, pliée et usée. Elle souriait toujours, tenant cette théière qu'il avait vue mille fois. « Maman, » murmura-t-il dans sa langue natale, la gorge serrée. « Je suis désolé. »

Pendant ce temps, Sarah continuait de penser à Farid. Chaque fois qu'elle caressait son chat ou apercevait un sans-abri dans la rue, son visage surgissait dans son esprit. Elle se demandait ce qui l'avait mené là, ce qui avait fait de lui cet homme brisé qu'elle croisait dans les escaliers.

Un soir, alors qu'elle regardait son fils jouer avec leur chat roux sur le tapis du salon, elle ressentit une étrange culpabilité. Avait-elle fait assez ? Elle se rappelait de ces petits moments où elle aurait pu dire quelque chose, l'inviter à prendre un café, lui demander simplement comment il allait. Mais, comme tout le monde, elle avait choisi le confort du silence.

Elle se leva et sortit sur le balcon. La nuit tombait, et les lumières de Brooklyn scintillaient au loin. Elle pensa à Farid, seul quelque part, peut-être dans une chambre froide d'un refuge. « Si j'avais tendu la main... » murmura-t-elle, mais ses mots se perdirent dans le bruit des voitures en contrebas. Farid termina ses quatre mois de travaux d'intérêt général sans un mot. Aucun superviseur ne se plaignit de lui : il travaillait méthodiquement, ramassant les déchets des parcs publics, évitant les regards, effaçant toute trace de lui-même comme s'il n'avait jamais existé.

Le dernier jour, il remit son gilet fluorescent et son pique-déchets à un responsable fatigué qui ne leva même pas les yeux. « Bon courage, » dit l'homme avant de retourner à son bureau. Farid acquiesça doucement, mais il ne répondit rien. Puis il quitta le parc, franchissant la grille rouillée pour la dernière fois, avec un petit sac à dos contenant tout ce qu'il possédait. Il marcha longtemps ce soir-là, traversant Brooklyn à pied, ses chaussures usées frottant contre l'asphalte humide. Il passa devant des boutiques éclairées, des restaurants bruyants, des familles réunies dans des salons chaleureux, tout ce qu'il ne pourrait jamais appeler sien. À un moment, il s'arrêta devant une vitrine où était exposée une cage avec des chatons à adopter. Il les observa un long moment, son visage impassible. Puis, sans un mot, il tourna les talons et continua son chemin.

Puis, une nuit, il disparut. Ni dans les refuges, ni dans les parcs, ni dans les rues bondées de la ville, personne ne le vit plus jamais.